

## 8. Aider à ne pas fuir

Pour saint Benoît l'unité dans le Christ, dans sa perfection, n'est plus qu'amour. Il décrit cela à la fin du chapitre 7 sur l'humilité :

« Après avoir gravi tous ces degrés d'humilité, le moine parviendra bientôt [*mox*] à cet amour de Dieu [*ad caritatem Dei*], qui, devenu parfait, bannit la crainte. Grâce à cet amour, il accomplira sans peine, comme naturellement et par habitude, ce qu'auparavant il n'observait qu'avec frayeur. Il n'agira plus sous la menace de l'enfer, mais par amour du Christ [*amore Christi*], par l'accoutumance même du bien et par l'attrait des vertus. Voilà ce que le Seigneur daignera manifester dans son serviteur, purifié de ses défauts et de ses péchés, grâce à l'Esprit-Saint » (RB 7,67-70).

La stabilité en présence de Dieu engendre une humanité informée par la Trinité, mue par l'Amour trinitaire. Le sommet de la mystique et de la morale bénédictines est l'unité de la personne dans la participation à l'Amour des Trois Personnes divines, lorsque la relation d'amour avec le Père et le Fils par l'Esprit Saint définit la conscience de soi et de Dieu, ce que l'on fait et ce que l'on est.

Saint Benoît se soucie de nous rassurer qu'on parvient « bientôt – *mox* » à cela. Bien sûr, cela arrive après avoir gravi tous les degrés de l'humilité, mais on comprend que Benoît sait qu'il a à faire à des gens pressés, qui ont de la peine à s'engager dans un travail de longue haleine. Il a ce souci aussi à la fin du Prologue : « Garde-toi bien, sous l'effet d'une crainte subite, de quitter la voie du salut dont les débuts sont toujours difficiles. En effet, à mesure que l'on progresse dans le chemin de la vie monastique et dans la foi, on court dans la voie des commandements de Dieu, le cœur dilaté par la douceur ineffable de l'amour. » (RB Prol. 48-49)

On ne peut pas persévérer dans un chemin qui veut nous conduire si haut, à cette conversion trinitaire de toute notre personne, sans être soutenu par un encouragement paternel et fraternel qui nous accompagne, par un accompagnement qui nous apprend à ne pas céder à la crainte, à ne pas fuir « la voie du salut ». Saint Benoît utilise le verbe « *refugere* », qui semble donner l'idée de "fuir à nouveau", de fuir une deuxième fois. On sait que pour lui quiconque vient au monastère est un fils perdu de la parabole du Père miséricordieux qui revient vers la maison paternelle (cf. RB Prol. 2), pour réapprendre à y demeurer, pour redevenir fils, en recouvrant la conscience, peut-être jamais vraiment prise, de la bonté du Père qui veut son bien, la plénitude de sa vie, sa joie et sa liberté d'aimer.

Quitter le monastère, la voie de conversion qui devrait être proposée dans la vie monastique, est pour chaque moine ou moniale comme une deuxième fuite, de laquelle on reviendra très difficilement. Vous savez que saint Benoît admet quand même trois retours à ces moines instables (RB 29). Il sait qu'une voie de stabilité ne démarre pas pour toujours et pour tous avec facilité. Souvent on a besoin de refaire l'expérience de l'éloignement, d'être perdu, pour revenir avec une conscience plus aigüe à la stabilité qui nous fait grandir intérieurement dans la patience.

Je trouve important pour l'homme et la femme actuels de faire trésor de cette capacité d'encouragement, d'accompagnement et de patience dont saint Benoît nous témoigne. Mais nous comprenons que cela nous demande aussi une conversion, à nous qui habitons dans la maison du père depuis si longtemps, qui, comme le frère aîné de la parabole, n'avons peut-être jamais pris la fuite (du moins extérieurement ; mais que de fuites pouvons-nous vivre tout en restant physiquement au monastère !). Savons-nous vraiment assurer cet encouragement, cette aide paternelle et maternelle, fraternelle aussi, à ceux que nous voudrions voir venir et rester pour suivre avec nous la voie du salut ? Savons-nous témoigner que vraiment, on parvient « bientôt - *mox* » à faire expérience de l'amour de Dieu qui bannit la crainte ? Et donnons-nous vraiment le témoignage de cette unification trinitaire de la personne, toute imparfaite et pauvre qu'elle soit sur cette terre, mais que saint Benoît nous atteste comme étant bien réelle ?

C'est vrai que les jeunes d'aujourd'hui sont peut-être plus instables que les jeunes d'autres générations. On appliquerait facilement à eux la définition des moines gyrovagues : « *semper vagi et numquam stabiles, et propriis voluptatibus et gulae inlecebris servientes* – toujours en route, jamais stables, esclaves de leur volonté propre et des plaisirs de la bouche » (RB 1,11). Je préfère leur appliquer la définition que saint Benoît donne du frère excommunié et qui doit être consolé par des « *seniores sapientes fratres* », des frères anciens et sages (RB 27,2) : il l'appelle « *frater fluctuans* – frère fluctuant » (cf. 27,3). Fluctuer, être balloté sur la surface des eaux, comme un naufragé, est vraiment une image d'instabilité qui s'applique bien à beaucoup de jeunes et moins jeunes de notre temps. Et souvent, c'est une instabilité innocente qu'ils ne provoquent ou ne choisissent pas eux-mêmes, mais qu'ils retrouvent dans la vie d'une société, dans une culture, dans une mentalité dominante qui sont "liquides" et vacillantes, qui ne permettent pas de se fixer, de descendre à terre, ou au moins de jeter l'ancre à quelque part.

Mais c'est justement cette situation, cette condition, qui rend la proposition de saint Benoît encore plus actuelle, encore plus urgente, encore plus nécessaire pour vraiment consoler l'homme d'aujourd'hui. Il dit que les « *senpectae* » doivent « consoler en secret – *secrete consolentur* » (27,3), le frère fluctuant. L'homme contemporain, en effet, ne se rend souvent pas compte d'avoir besoin de consolation, au sens étymologique du terme : d'avoir besoin que quelqu'un accompagne sa solitude, soit avec lui dans son isolement, son autonomie destructive, dans son individualisme étouffant en lui l'image de Dieu qui l'appelle au don de soi, à la relation fraternelle, à trouver sa vie en la perdant pour les autres.